

Le sujet

“ Le nœud de la difficulté n'est pas de savoir si l'on existe mais ce que l'on est.

Cassendi (1592-1655), *Cinquièmes objections aux Méditations Métaphysiques* ”

Problématique

- ➔ Le sujet, aussi appelé « la subjectivité », n'est pas sottement posé là comme une chose, il existe à ses propres yeux et peut se projeter en pensée dans le temps et l'espace pour orienter le cours de sa vie en une direction qu'il préfère. Sa condition est un milieu entre l'opacité à soi de l'objet condamné à n'être que ce qu'il est sans le savoir et l'omniscience divine à laquelle rien n'échapperait. Se connaître soi serait rendu possible par la conscience réflexive, mais rendu difficile par l'hypothèse de l'inconscient et la plasticité de notre identité singulière, effet de notre aptitude à anticiper l'avenir et opter pour tel ou tel futur. Se définir en tant qu'espèce n'est déjà pas évident, alors savoir qui nous sommes en tant que sujet individuel et ce que nous avons en propre relève de la gageure : la question « qui suis-je ? » admet-elle seulement une réponse ?

Points incontournables

- Le sujet se différencie de l'objet par la conscience dont il est doté et par le statut moral qui en découle.
- On peut s'interroger sur l'identité spécifique du sujet, chercher à quelle espèce il appartient, ou sur son identité singulière et chercher alors ce qui fait de « X » un être différent de « Y ».
- Notre identité singulière ne se résumerait pas à ce qui nous identifie. Notre identification, nos noms et prénoms, permettent à l'État de nous reconnaître, mais cela ne nous permet pas de répondre à la question fondamentale « qui suis-je ? ».

Notre identité générique

À l'orée de ses *Méditations Métaphysiques*, **Descartes** assume le programme ambitieux de sa philosophie dont le préalable consiste à se libérer des préjugés. Pour connaître la vérité, et à plus forte raison, la vérité de son essence propre, il serait préférable de débusquer l'indubitable, ce dont on ne peut douter. Précautionneux, le philosophe ne se contente pas de regarder comme erroné ce qui est ostensiblement faux, non, il décide de rejeter comme faux tout ce qui n'est pas absolument certain ce qui fait de son doute un impitoyable couperet et non une molle suspicion. Il fait table-rase de toute approximation pour que seule subsiste la part indubitable de la vérité.

Descartes commence ainsi à douter des données des sens. Puis-je croire que l'objet qui me fait face est tel qu'il m'apparaît ? Nos sens nous ont déjà trompés. Or ce qui m'a trompé une fois peut me tromper toujours. Par conséquent nous ne devrions pas faire confiance à nos sens. Mais non seulement les choses ne sont peut-être pas telles qu'elles semblent, peut-être même qu'elles n'existent pas, car tout ne serait qu'un rêve. En effet, j'ai parfois rêvé que je me réveillais. Il est possible que mon lever, ce matin, était une partie de mon rêve que je suis encore en train de rêver. Nous pouvons donc douter de presque tout, même de notre propre corps, car nous n'avons accès à lui que via notre perception et celle-ci est déjà révoquée par le doute. Que reste-t-il d'absolument certain à nos yeux sceptiques ? Nous pouvons douter de tout mais, si nous doutons, il faut bien que nous pensions. Nous nous apercevons qu'il est impossible de douter que nous pensions, car pour douter du fait que l'on pense, il faut au moins penser. C'est pourquoi **Descartes** peut affirmer dans la première de ses *Méditations métaphysiques* que « je suis, j'existe » et « je suis une chose qui pense ». Voilà la première vérité indubitable qu'il nous soit permise de rencontrer : nous aurions une aptitude à la pensée, que nous pourrions nommer notre « âme ». **Mon identité générique serait l'aptitude à la pensée claire et transparente à elle-même.** Notre corps ne nous définirait pas autant que ce qu'aujourd'hui nous appellerions « la conscience », d'un terme que l'époque classique ne connaissait pas et qui est donc anachronique si l'on philosophe scrupuleusement avec Descartes – mais ce qui compte est que nous ayons découvert ce qui s'avère être le propre de toute subjectivité : nous serions des « sujets » au sens philosophique du terme, c'est-à-dire des êtres pensants, distincts des animaux, qui auraient comme nous des corps mais qui ne seraient point dotés d'une âme. Mais notre corps, justement, l'avons-nous en partage avec l'animalité et toute l'espèce humaine ?

À retenir

Descartes (1596-1650),
Méditations métaphysiques :
« je suis une chose qui pense »

À retenir

Le sujet, en tant que genre, se définit d'abord par la transparence de sa pensée à elle-même, ce qu'aujourd'hui nous appelons « conscience ».

Notre identité singulière

Quoi de plus personnel et d'inédit qu'un corps ? On l'a vu, un corps humain serait unique *par son genre* car spécifiquement différent de celui des autres animaux mais aussi unique *en son genre* car seul exemplaire génétique et historique (ce qui me différencie de mon vrai jumeau) existant. Désormais, il nous faudrait donc déterminer ce que cet exemplaire a de singulier et pas seulement ce que notre espèce a en propre. Nos désirs peuvent nous aiguiller.

Le désir serait infini (cf. le cours sur le désir), aucun objet ne nous satisferait pour toujours. Quand bien même je serais éperdu de X, mon désir ne va pas s'arrêter à X et à son appropriation. Je finirai toujours par désirer un autre objet, un autre être, ce qui a la longue peut désespérer. Pour ne plus désirer infiniment, je crois qu'il me faut imiter le désir d'une autre subjectivité : j'ai l'impression que les autres savent mieux que moi ce qui est satisfaisant et ce qui peut combler. Par conséquent, nous dit **René Girard** en son ouvrage **La violence et le sacré**, je désire la même chose qu'autrui. C'est ce qu'il nomme désir mimétique ou désir triangulaire - moi, autrui et l'objet des désirs formant un triangle.

Le problème de l'imitation est qu'elle ne nous apparaît pas comme telle. On serait peu lucide sur soi. On distingue rarement ses désirs mimétiques de ses désirs spontanés. Nous aurions des désirs spontanés qui émaneraient naturellement de notre subjectivité, tels que nos besoins qui sont authentiques et naturels. Parfois aussi, la passion amoureuse est l'expression authentique de notre personnalité. Mais ces désirs singuliers qui nous ressemblent sont peu nombreux et malaisés à circonscrire. Pour les trouver, il faudrait se poser la question de leur origine : viennent-ils de moi ou émanent-ils d'autrui ? Un désir peut être causé par l'imitation d'une personne qu'on admire ou qu'on jalouse, par la mode et dans ce cas il est général et peu original. Pour savoir qui je suis, je peux dès lors me concentrer sur les aspirations que je nourris et qui ne sont pas universelles, qui sont peu communes, marginales. Se reconnaître soi dans ses inclinations, c'est déceler le désir authentique ou authentiquement mien par ce qu'il a de singulier, qui ne plaît pas forcément à autrui.

Cependant puisque nous sommes des êtres capables de penser et de savoir qu'on pense, nous pouvons prendre des décisions et peut-être décider de changer ce que l'on est.

À la différence de l'objet, le sujet n'est pas que ce qu'il est

On peut refuser d'enfermer les individus dans des déterminations sociologiques, de les enfermer en leur être physiologique. Ce ne serait pas parce que l'on viendrait d'un milieu défavorisé que nous serions condamnés à la pauvreté et ce n'est pas parce que tout le

À retenir

René Girard (1923-2015),
La violence et le sacré

À retenir

Sartre (1905-1980), *L'être et le néant*

1 L'ESSENTIEL

monde dit que nous sommes congénitalement paresseux que nous serions voués à l'être toute notre existence. Ce serait confondre la nécessité qui régit le monde des objets et la contingence permise au sujet. Parce que nous serions des sujets conscients, nous saurions que nous agissons quand nous agissons : nous savons ce que nous sommes en train de faire à l'instant même où nous le faisons, et grâce à cette transparence de soi à soi, nous aurions la possibilité de réagir, de ne plus faire ce que nous faisons. C'est la conscience que j'ai de moi-même et de mes actes qui rendrait ma manière d'être contingente.

L'objet n'est que ce qu'il est alors que le sujet n'est jamais tout à fait ce qu'il est en train d'être. **Sartre** remarque que lorsque nous croisons autrui et que nous ne voulons pas qu'il nous voit triste, nous sommes capables de donner rendez-vous à notre tristesse, de remettre à plus tard le chagrin et ses larmes, afin d'être pour autrui celui que nous voudrions sembler à ses yeux. En prenant sur nous, nous nous apercevons que demeurer triste serait parfois l'effet d'un choix. Il en irait ainsi de tout : notre comportement, notre caractère, nos émotions seraient contingentes. Il devient par conséquent périlleux de définir son identité. Si je suis ce que je veux être et que je ne cesse de changer, je ne sais plus qui je suis. Quel est notre vrai moi ? À quel moment suis-je le plus authentiquement moi-même ? **Sartre** dirait que nous n'avons pas d'essence singulière. Et ce d'autant plus que, ne cessant de jouer des rôles pour plaire à notre public du moment, il deviendrait arbitraire de dire que nous sommes plus « nous-mêmes » en présence de telle personne plutôt que d'une autre. Sartre peut donc écrire dans *L'existentialisme est un humanisme*, que « l'existence précède l'essence ». Nous n'aurions pas d'identité précédant nos actions et les choix les initiant. Ce seraient nos choix, les engagements pris tout au long de notre existence qui nous définiraient.

Cependant, est-il vrai qu'il n'y a aucun moment où nous sommes plus authentiquement nous-même ? N'y a-t-il pas d'attitudes qui nous ressemblent plus que d'autres ? Au crépuscule de notre vie, lorsque nous nous retournerons sur notre parcours existentiel, il n'est pas improbable qu'une certaine cohérence se dessine, unifiant nos humeurs et nos zigzags en l'unique trajectoire d'un caractère. Encore faut-il s'analyser rétrospectivement – grâce à la psychanalyse ?

Le « moi » retrouvé

Sartre considère que toute la pensée est consciente et que par conséquent nous sommes libres de modifier notre comportement, notre personnalité à volonté. Mais s'il existe une part inconsciente de pensée, celle-ci échapperait à notre contrôle et pourrait demeurer identique à elle-même de mon enfance à

À retenir

Notre conscience nous donnerait une identité générale, mais rendrait indéterminable notre identité singulière.

À retenir

Seule la somme des engagements pris tout au long de notre existence nous définirait.

ma mort. Pourquoi croire qu'une partie de nos pensées serait-elle inconsciente ? C'est ce que nous verrons au chapitre suivant, chapitre portant sur la conscience et l'inconscient.

La civilisation est le passage de notre être naturel à notre être policé. À force de répéter à l'enfant qu'il y a des choses qui se font et des choses qu'ils ne se font pas, ce dernier intériorise les mœurs de sa société, ses interdits et ses injonctions spécifiques. **Freud** appelle cette instance psychique, qui censure certaines pulsions de manière inconsciente, le « surmoi ». Puisque les sociétés sont différentes, les « surmoi » le seront également et chacun refoulera ce qui déplaît à sa culture. Le « surmoi » empêche les désirs inconvenants (qui ne conviennent pas relativement à la norme du lieu et du moment) d'accéder à la conscience. Mais ceux-ci ne disparaissent pas pour autant. Ils sont toujours en nous, simplement refoulés, contenus dans ce que **Freud** appelle le « ça ». Le « ça » est un réservoir pulsionnel qui s'avère être une des faces constantes et cachées de notre personnalité. Par conséquent, pour savoir qui nous sommes singulièrement, il faut accéder à ce réservoir pulsionnel, il faut déjouer la censure du « surmoi ». Comment y parvenir ? On peut pratiquer l'hypnose ou plus simplement l'introspection, c'est-à-dire se concentrer sur son intériorité. Par l'introspection, on peut vaincre un peu l'oubli des souvenirs infantiles. L'enfance étant un moment où nous fûmes moins civilisés, nous y exprimions plus naïvement nos désirs et émotions, ce qui pourra nous donner un aperçu de notre identité non aliénée par la culture.

Si le souvenir résiste à sa remémoration, s'il est trop refoulé, nous pouvons nous aider d'autrui ou du rêve. En effet, autrui a un autre point de vue que nous sur notre subjectivité et ses effets. L'autre aura certainement en mémoire des actes dont on fut l'agent et qui trahissent à ses yeux ce que l'on est. Ainsi **Freud** analyse l'œuvre de **Léonard de Vinci** pour en dévoiler les possibles motifs sexuels. Le rêve, cette « voie royale menant vers l'inconscient » peut aussi soutenir la quête de l'identité. Le rêve devra cependant être interprété car lors du sommeil, le « ça » parviendrait à exprimer son contenu pulsionnel mais, tel Lorenzaccio, il « avancerait masqué ». En effet, le « contenu latent », la pulsion brute, doit se travestir en « contenu manifeste » pour ne pas être censuré par le « surmoi » (cf. cours sur l'interprétation).

À retenir

Freud (1856-1939), *Le moi et le ça*

1 L'ESSENTIEL

Je me teste !

1. Pouvons-nous douter du fait qu'on pense ?
.....
2. Connaissons-nous tous nos désirs ?
.....
3. Avons-nous une identité fixe, immuable selon Sartre ?
.....

→ Corrigés p. 274

Dernière minute

À la question « qui suis-je ? » Je ne peux pas répondre immédiatement car je risque sinon de confondre mon identification, ce qui m'identifie socialement tel que mon « état civil » et mon identité personnelle, mon essence singulière. Notre identité ne se livrerait qu'après un certain temps de réflexion, qu'au prix d'un fastidieux retour sur soi-même accompli en toute lucidité.

Je lis, je consulte, je surfe

- Regardez le film d'Arnaud Desplechin « Jimmy P. (Psychothérapie d'un Indien des plaines) » qui relate finement les rapports qu'entretiennent un thérapeute, féru de psychanalyse mais aussi d'ethnologie, et son patient indien, un vétérinaire américain de la Seconde Guerre mondiale atteint du syndrome de stress post-traumatique. Vous y verrez un lent travail d'introspection et l'exercice psychanalytique en train de se faire.



Je prends des notes

A large rectangular area with rounded corners, containing 25 horizontal dotted lines for writing notes.

1 SAVOIR-FAIRE ET COMPÉTENCES

Structurer sa dissertation

La construction du plan découle directement de la problématique. En effet, la structure de la dissertation est une articulation du problème en deux, trois ou quatre parties. Nous vous conseillons le plan en trois parties auxquels les correcteurs sont habitués au baccalauréat et auxquels ils s'attendent plus ou moins consciemment. Le plan en deux parties sera jugé paresseux et facilement binaire : évitez-le ! Par contre, si vous sentez que vous avez de quoi ajouter une quatrième partie, n'hésitez pas : il suffit d'avoir quelque chose de pertinent et de complémentaire à dire – sans déborder du sujet évidemment.

Le plan doit conduire le correcteur d'une thèse à une autre thèse, en partant de la théorie la moins assurée vers la théorie la plus solide. La première partie répond de manière simple et spontanée au sujet. Elle est la partie la moins puissante – elle est ce que répondraient spontanément les gens si on leur posait la question dans la rue. La seconde partie est un moment critique : elle montre les limites de la première partie et propose une autre manière de répondre au sujet. La troisième partie améliore encore la réponse à la problématique, soit en nuancant la deuxième partie de manière à ce qu'elle offre la thèse la plus pertinente selon votre raisonnement, soit en remettant clairement en cause la seconde partie sans pour autant revenir bêtement à la thèse défendue en première partie. Puisqu'il s'agit d'aller du plus discutable au mieux étayé, vos références devront s'enchaîner de manière logique et nous vous conseillons de finir par des auteurs qui vous paraissent les mieux armés face aux critiques. Il est rarement judicieux de commencer par Kant ou Spinoza, et mieux vaut-il les utiliser en seconde et troisième partie !

La dernière partie n'est surtout pas à négliger et ne doit pas comporter moins de lignes, moins de pages que les deux premières. Ce serait une erreur que de ne pas développer cette troisième partie car elle est censée être la plus juste, la plus proche de la vérité. Vous devrez donc conserver l'argument le plus pertinent pour cette partie, et la référence la plus difficile à contredire pour cette forme d'apogée.

Le conseil du prof

Bien qu'il soit possible de se contenter d'un plan en deux parties, il est rare que cela soit judicieux au baccalauréat. La copie risque de manquer de profondeur et n'être qu'une plate et simpliste opposition entre un « oui » et un « non ». Le plan en trois parties offre l'occasion d'une réflexion plus creusée et moins bêtement manichéenne.

Ça peut tomber !

- Puis-je savoir qui je suis ?
- Un sujet n'a-t-il rien d'un objet ?
- L'expression « être soi-même » a-t-elle un sens ? (devoir corrigé entièrement rédigé)